

N° 133 - 13 Janvier 1948

L'ECRAN français

20^F

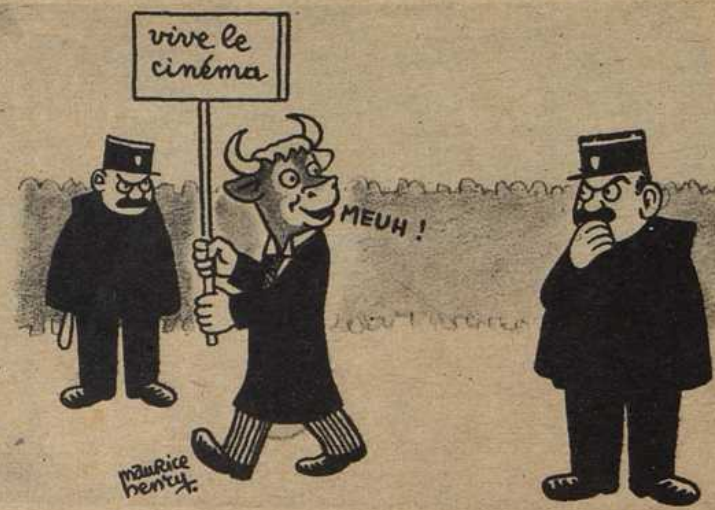
Paris-Cinéma

★ L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA ★ L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA ★



Jacqueline **BOUVIER**
(Mme Marcel Pagnol) est
la partenaire de Tino
Rossi dans "La Belle
Meunière", que tournent
son mari et Max de Rieux

(Photo Roger FORSTER.)



LE FILM D'ARIANE

A Rome, Welles Cagliostro dort trois heures par nuit

LA production d'un film coûte deux fois moins cher en Italie qu'en Amérique. Pour les Américains, bien sûr. C'est pourquoi le producteur Edward Small tourne actuellement à Rome *Cagliostro*, un film dont le devis dépasse trois cents millions de francs.

Dans les studios de la Scalera, Gregory Ratoff, Russe blanc de Hollywood, dirige en casquette les prises de vues. Il est réputé pour ses colères. Et comme Orson Welles est l'interprète de *Cagliostro*, le plateau retentit des cris de l'un et de l'autre. Heureusement Gregory et Orson sont de grands amis et tout finit par s'arranger devant un ou plusieurs whiskeys.

Welles habite un palace de la Via Veneto. Il fréquente les cabarets, prépare son *Cyrano de Bergerac* et ne dort que trois heures par nuit. Chaque jour, il consacre une partie de son temps à visiter Rome dans sa somptueuse Buick.

Le reste de la distribution comprend le

< vilain > Akim Tamiroff, Frank Latimore, Valentina Cortese (seul élément italien) et Nancy Guild, une charmante pin-up importée ; Nancy, qui incarne Marie Antoinette dans le film, a été reçue par le Pape.

Une seule ombre au tableau. Les prises de vues ont été interrompues par la mort du chef opérateur Ubaldo Arata, un vétéran de la caméra. Il avait éclairé notamment *Derrière Juunesse*, *Carmen* et *Rome ville ouverte*.

La justice, Vénus aveugle...

EN 1940, Abel Gance et M. Meccati s'associèrent pour tourner *La Vénus aveugle*.

Divers avatars — retard dans la production, incompatibilité d'humeur des deux associés, sautes d'humeur de la vedette Viviane Romance — conduisirent Abel Gance à faire un procès à Meccati. Il reproche à son associé de n'avoir pas partagé les bénéfices. Ce dernier répliqua qu'il est quitte, Gance ayant signé son désistement moyennant 300.000 francs.

● Lire la suite en quatrième page ●

Des noms comme nul "générique" n'en jamais réunis... Dix mille travailleurs du film...



D ONC, l'autre dimanche, parce qu'il est chassé avec plus de rigueur chaque jour des écrans de son propre pays, le cinéma français s'est vu contraint de descendre dans la rue. De la Madeleine à la République, au long d'une artère où, sur quarante salles trente-cinq, en moyenne, passent des films américains, dix mille de ses travailleurs ont défilé. Non pour revendiquer à titre personnel mais pour donner tout le retentissement indispensable au cri d'alarme qu'ils n'ont cessé de pousser, vraiment hélas, en toute occasion à l'adresse des pouvoirs publics : « Le cinéma français est en péril. Sa mort signifierait la perte des énormes ressources que peut procurer à notre économie nationale ce qui était avant guerre notre seconde industrie. La responsabilité de cette situation incombe pour la plus grande part aux résultats désastreux pour nous des accords Blum-Byrnes qu'il faut réviser. »

Il était bon que le peuple de Paris et, par lui, toute la France, sache, sur ce point, l'opinion de gens du métier...

Justement, ce jour-là, après une semaine pluvieuse, le ciel était clément, la température douce. Et, le matin les journaux en annonçant la manifestation n'avaient manqué de préciser que les vedettes les plus aimées du public prendraient la tête du cortège. Aussi décrire la foule qui, vers trois heures du tantôt, avait envahi les boulevards est-il d'autant plus inutile que la photo ci-dessous en donne une idée assez précise.

Au fur et à mesure que le défilé s'avantait le public, souriant,

Photo INTERPRESS.



AUX ACCLAMATIONS D'UNE FOULE MONSTRE, LE CORTÈGE ARRIVE A LA HAUTEUR DE LA PORTE SAINT-DENIS.

LE PROBLÈME DU CINÉMA FRANÇAIS EST DÉSORMAIS DU DOMAINE PUBLIC...

joyeux, bon enfant, applaudissait les artistes qu'il reconnaissait, au passage : Jean Marais, Madeleine Sologne, Claire Maffei, Roger Pigaut, Jean-Jacques Delbo, Simone Signoret, Nane Germon, Raymond Bussières, Annette Poivre, Lucienne Lemarchand, Reggiani, etc. Et les journalistes à leur tour étaient interviewés : « Et celui-là qu'on ne connaît pas de vue mais qui a l'air important qui est-ce ? » C'étaient Louis Daquin, Georges Becker, Claude Autant-Lara, Claude Vermorel, Jean Wiener, Charles Chezeau, Georges Rouquier, Jean Gremillon, Jean Delannoy, Marcel Blistène...

Et puis, après avoir applaudi les hommes... et la voiture de *l'Ecran français*, les mêmes spectateurs ont applaudi aux idées qu'ils défendaient, déchirant pancartes et banderoles brandies par quelque dix mille techniciens, employés et ouvriers du film, reprenant en chœur les slogans lancés par les manifestants, tout cela avec la bonne humeur que mettait au cœur de chacun les rayons d'un soleil précocement printanier et le sentiment de participer à une œuvre utile.

En bref, cette manifestation se déroula sous le double signe de la raison et de la bonne humeur et ce serait terminé de même n'eût été la maladresse des autorités qui avaient cru devoir mobiliser un service d'ordre d'une ampleur inouïe. C'était bien la première fois qu'on voyait une manifestation d'ordre purement corporatif occuper les loisirs de tant d'agents et d'inspecteurs : double hale de coude à coude de la Madeleine à la République, une demi douzaine de cars insérés dans le cortège, deux voitures radios ! Jamais les autorités n'avaient fait preuve d'un intérêt aussi spectaculaire pour le cinéma français !

C'est à cet excès de zèle qu'il faut attribuer incontestablement les incidents navrants qui éclatèrent lors de la dissolution du cortège entre la police et ces redoutables individus habituellement dénommés chasseurs d'autographes. Il y eut des coups de poing, de pélerine, de matraque, des blessés, des arrestations. « C'est bête ! », comme dirait Bourvil.

Espérons au moins que, depuis ce dimanche, le gouvernement s'est persuadé que la crise du cinéma français est un problème qui dépasse de beaucoup les seules compétences du service d'ordre sur la voie publique !

François TIMMORY.



Lucienne Lemarchand, Raymond Bussières, Jean Marais, la petite José Conrad, Madeleine Sologne, Roger Pigaut et Claire Maffei ont pris la tête de ce cortège du cinéma français.



Le cortège vient de se dissoudre. Ordre a été donné aux agents de « nettoyer » la place sans délai. Ils s'y emploient avec une vigueur que ni les circonstances ni la logique ne justifient.

(Photos AGIF.)



Dans les premiers rangs : les silhouettes de Marcel Blistène, Jean Marais, Simone Signoret, Charles Chezeau, Roger Pigaut, Claire Maffei, Huguette Faget, Jean-Jacques Delbo, Noëlle Norman, Louis Daquin, Annette Poivre, Nicolas Hayer, Nane Germon, Madeleine Sologne, etc...

Retenez cette date :

6 FÉVRIER 1948

et

RETENEZ VOS PLACES pour la SECONDE SEANCE du cycle de conférences organisé par L'ECRAN FRANÇAIS et TRAVAIL ET CULTURE qui aura lieu à « La Fraternelle », 21, rue Yves-Toudic (anciennement rue de l'Entrepôt), métro République

MAX DOUY du DECOR
ESCOFFIER vous du COSTUME
ARAKELIAN parleront du MAQUILLAGE
SCHLOSSBERG de la PRODUCTION

et vous feront assister à des DEMONSTRATIONS AMUSANTES SUR SCENE qui seront suivies de la projection de fragments de FILMS INEDITS

LA LOCATION EST OUVERTE

à l'ECRAN FRANÇAIS, 100, rue Réaumur, Paris, et au T. E. C., 1, rue de Châteaudun et 5, rue des Beaux-Arts.
PRIX DES PLACES : 60 francs. Tarif réduit de 40 francs pour les abonnés de l'ECRAN FRANÇAIS, les adhérents du T. E. C. et les Etudiants.

PARIS

- ♦ Léon Poirier, qui prépare au Maroc un film sur la vie du Père de Foucauld, grièvement blessé dans un accident d'automobile.
- ♦ Jean-Louis Barrault incarnera Henri Dunand, fondateur de la Croix Rouge, dans un film de Christian-Jaques.
- ♦ Projets : « La Danseuse de Marrakech » et « Feu de Brousse », par Léon Mathot ; « L'Enfer de Sacramento », par André Chotin.
- ♦ Julien Duvivier va tourner en Polynésie une adaptation du « Mariage de Loti ».
- ♦ René Clair réalisera, en juin, à Rome, un film dont il est l'auteur.
- ♦ Edwige Feuillère, peut-être, en Angleterre : « Women Hater », de Terence Young.

HOLLYWOOD

- ♦ Pour des raisons d'économie, seul le rêve de Luise Rainer sera en technicolor dans « Christ in Concrete ».
- ♦ Maurice Chevalier : un film en avril.
- ♦ Helen Twelvetrees, vedette du muet, abandonne définitivement le cinéma et le théâtre, pour épouser un fermier de la Caroline du Nord.
- ♦ Otto Preminger termine « This is the moment » avec Betty Grable, film inachevé par Lubitsch.
- ♦ Le comédien Richard Haydn (Dix petits Indiens), « La folle ingénue... », aborde la mise en scène avec « Tallow Millions », scénario de Charles Brackett.
- ♦ Jeanne Crain dément l'information selon laquelle elle attendait un bébé pour le mois de mai prochain.
- ♦ Bing Crosby, s'adressant par radio aux auditeurs catholiques, les encourage à réciter le chapelet en famille.
- ♦ Mort de Will Fyffe, acteur écossais, qui fut, en 1939, la vedette des « Matres de la mer ».
- ♦ Les critiques new-yorkais désignent « Vivre en Paix » comme le meilleur film étranger sorti en Amérique au cours de l'année 1947. Meilleurs interprètes : Deborah Kerr (Black Narcissus) et William Powell (Life With Father).

le Cinéma

EST UN ART. UNE SCIENCE. UNE INDUSTRIE. UN COMMERCE. C'EST AUSSI UN METIER.

Si ce domaine prodigieux de l'activité humaine vous intéresse, lisez en même temps que « L'Ecran Français »

LA TECHNIQUE Cinématographique

LE JOURNAL DE L'ELITE CORPORATIVE
Revue bi-mensuelle scientifique technique et pratique fondée en 1930.

DANS CHAQUE NUMERO :
Recherches et Etudes - Techniques - Applications - L'Exploitation - Idées - Format réduit - L'Industrie - Memento de Programmation - Exclusivités à Paris et en province Etc.

Prix du numéro : 55 francs
(Spécimen contre l'envoi de ce montant)
Prix du n° par abonnement : 30 fr. env.
122, avenue de Wagram, 122
PARIS (17^e). — WAG. 35-72
Compte C. Post. 1563.26 Paris
Abonnement :
France : 700 francs par an (24 numéros)
Etranger : 1.000 francs

LE FILM D'ARIANE (suite)

Suite de la 2^e page
L'affaire a été plaidée devant le tribunal de commerce de Nice qui a débouté Abel Gance et lui a refusé les 5 millions de provision et la nomination d'un administrateur-séquestre de la société « France-Nouveau ».

Parmi les innombrables attendus du jugement, retenons ceux-ci :
— Attendu que, considérant l'époque de réalisation du film, les sommes reçues par Abel Gance paraissent suffisantes pour rémunérer son concours à un taux qui tienne compte de sa valeur professionnelle et artistique.

— Attendu enfin que, à la condition évidente que tous les collaborateurs d'un film soient d'abord suffisamment rétribués, E est équitable que les bénéfices éventuels d'une œuvre cinématographique aillent, sauf conventions contraires, à celui qui en définitive a couru tous les risques de l'affaire...
On ne saurait mieux faire l'apologie du capitalisme. Il est vrai que le différend a été tranché par un tribunal de commerce...
Abel Gance regrettera peut-être de n'avoir pas conservé à son film le titre primitif qu'il lui destinait : La Sublime Comédie.

Cannes : 3-18 septembre 1948

LA question de l'existence du Festival international de Cannes en 1948 ayant été — heureusement — résolue par l'affirmative, nous espérons que cette manifestation aurait lieu au printemps et pourrait ainsi inaugurer la saison des festivals cinématographiques.
Mais le palais demande encore d'importants travaux et notamment la construction d'une corbeille, d'une façade et d'une toiture définitives.
Ces travaux ne pouvant être terminés pour le mois de mai, la commission d'organisation

a définitivement arrêté la date du 3 au 18 septembre pour l'organisation du Festival de Cannes.

Celui-ci suivra donc immédiatement la « Mostra » de Venise qui durera du 11 au 26 août.

Quant aux festivals de Bruxelles et de Locarno et à ceux que projetaient organiser Prague et Hollywood, aucune précision n'a encore été donnée à leur sujet.

A partir de 1949, toutefois, c'est le printemps qui verra l'affluence des cinéastes internationaux sur la Croisette.

Junie fonde l'Astor

ON en parlait depuis longtemps : le dernier des Caf' Conc' parisiens, allait faire place à un cinéma. C'est maintenant chose faite. Le Petit Casino est devenu l'Astor, cinéma d'exclusivité. Junie Astor, dont les films se font de plus en plus rares, en est la propriétaire.

Le souvenir des goires d'hier a été évoqué une dernière fois au cours du gala d'inauguration. Noël-Noël présenta le spectacle. Et à cette occasion eut lieu la « première » d'« Odd Man out », le film anglais de Carol Reed.

Maintenant que le cinéma a fini de dévorer un des spectacles favoris du Paris d'avant l'autre guerre, il lui doit bien une revanche. Et si Paris 1900 va bientôt nous permettre de revoir certaines des anciennes vedettes du Petit Casino : Chevalier, Mistinguett, Dramem, Yvonne Printemps, etc., peut-être un film pourrait-il reconstituer cette vie du Caf' Conc' qui tint une si grande place dans le Paris de la Belle Epoque.

Et puisque Junie Astor ouvre « l'Astor », verrons-nous bientôt fleurir sur le boulevard « Le Romané », « Le Morgan » et, qui sait, « le Murat » ?



« MONSIEUR VINCENT » A REÇU LE GRAND PRIX DU CINEMA. La Société d'Encouragement à l'Art et à l'Industrie, fondatrice du prix, avait cette année éliminé du jury tous les spécialistes du cinéma qui, l'an dernier, avaient élu « Farrebique ».

LONDRES

- ♦ Mickey Rooney sur scène.
- ♦ Sortie des premiers dessins animés produits par Rank.
- ♦ Somerset Maugham présentera lui-même sur l'écran, dans un prologue, les cinq nouvelles qui composent le film « Quintet ».
- ♦ Laurence Olivier sera l'interprète, en Italie, d'un « Karl Marx ».

Les cours de préparation au cinéma et au théâtre donnés par Mme A. BAUER-THEROND ont lieu chaque jour en son studio : 21, rue Henri-Monnier (9^e), de 16 h. 45 à 19 h. 30. Leçons particulières. Tous les samedis, présentation d'artistes. Téléphone : ODEON 90-94, de 12 heures à 13 heures.

- ♦ Dennis Price incarne Byron dans une biographie romancée de l'illustre poète.

AILLEURS

- ♦ Mexico : un film en couleurs sur la vie du Christ.
- ♦ Hambourg : Helmut Kautner prépare un film en couleurs sur Adam et Eve.

Voulez-vous tourner ?

Les Films GILLETTERE viennent de créer un service qui permettra aux personnes le désirant de tourner, moyennant un forfait intéressant, un bout d'essai en leurs studios spécialement aménagés à cet effet, avec toutes les garanties techniques et artistiques nécessaires au dégageement de la personnalité de chacun.
Les bandes ainsi tournées pourront être emportées par leurs interprètes ou être conservées par les Films GILLETTERE, qui les projeteront sur demande et les classeront dans leur cinémathèque. Celle-ci est mise à la disposition des producteurs et réalisateurs français et étrangers qui cherchent de nouvelles vedettes.
Pour tous renseignements, s'adresser Films GILLETTERE, 3, square avenue du Bois, Paris. Tél. : 83-95.

LES LETTRES françaises

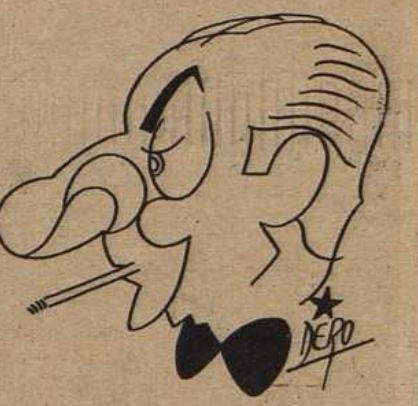
L'hebdomadaire de qualité
Les meilleurs humoristes
Les meilleurs écrivains
Alternativement, chaque semaine,
La Page scientifique
avec la collaboration de
Jean ROSTAND
La « Page des Grands Procès »
sous la direction de
M^{re} Maurice GARÇON
Administration-Rédaction :
27, rue de la Michodière, PARIS (2^e).

Croquis à l'emporte-tête...

JULES BERRY

IL ricane en disant : « Il y a vingt ans, on me trouvait trop vieux pour faire du cinéma. » On avait sans doute raison. Il débitait à l'époque les mordantes répliques d'Alfred Savoir (La Grande Duchesse et le Garçon d'étage — Lui), plus tout à fait jeune premier, et pas encore ce personnage de décafé, perdu de jeu, de dettes, d'aventures scabreuses, parcheminé par l'ardeur des sunlights et la fumée des boîtes de nuit, pétri par les émotions du champ de courses, trituré par les hauts et les bas de la roulette, défiguré par trop de gifles, encrassé de maquillage qu'il est devenu à la fois à force d'avoir vécu et d'avoir tourné, pressé d'argent, une bonne cinquantaine d'histoires à tout faire, un type Désarroi, et quelques bons rôles à la mesure de sa verve, de sa désinvolture, de son diabolique entrain (à savoir Le Crime de M. Lange, Le jour se lève, Les Visiteurs du soir).

Les scénaristes ne font plus grand effort d'imagination quand ils ont besoin d'un escroc, un peu maître-chanteur, un peu maquereau, ils pensent « Jules Berry » et la silhouette se dessine toute seule : Baccara à Monte-Carlo, tripot clandestin, une empoignade — et le tour est joué. Quant aux répliques, il n'est pas besoin de les soigner, Berry, immanquablement, les inventera. Son infidélité au texte, en même temps que son manque de mémoire sont légendaires. Il ponctue ses phrases de pétillants : euh... n'est-ce pas... ben voyons !... hein... mon p'tit... qui font perdre le fil à ses partenaires, tandis qu'il piaffe, bombe le torse, tire sur ses manchettes, se lisse le crâne, et parle de la main — car il n'est pas de mains plus bavardes que les siennes (la droite en particulier), aux doigts spatulés, noueux, renversés, qui trichent, s'étonnent, ponctuent, s'affolent et soutiennent le discours hableur de leur maître qui, l'œil luisant, le sourcil, la joue et l'aile du nez en accents circonflexes, mène le train.
Hors des studios, loin des salles de jeu ou des lieux dits de plaisir, Berry se décolore, traîne un rhume chronique en pelisse et foulard frieux, attend les résultats des courses, conte ses déboires amoureux aux barmen des Champs-Élysées, en proie au cafard et au doute de soi. Pour le voir reprendre vie, il n'est que de le coller sous une bonne lumière artificielle. Il pétaradera, caquillera, fera des étincelles qui iront réchauffer les lointaines salles de quartier où, dût-il n'apparaître que dix minutes, le public le saluera d'un murmure admiratif, amical, reconnaissant.



Le Minotaure.



MONSIEUR VERDOUX, NOYÉ DANS LES PLUMES DE L'UNE DE SES MAITRESSES, UNE MULLATRESSE, QU'IL N'ARRIVE PAS A EMPOISONNER.

« MONSIEUR VERDOUX » est à Paris !
Chaplin plus grand que jamais

C'EST à Londres que j'ai vu Monsieur Verdoux parlant anglais (langue que j'ignore) et sans sous-titres (1).
Tel quel, et livré seulement à l'image, au mouvement, je puis confirmer, après mon ami André Bazin, que ce film m'apparaît être l'admirable somme de toute l'œuvre chaplinienne.
Ah ! certes, il y a d'abord une impression de stupeur ; et peut-être, pour certains, de désappointement. On sent les historiques godasses, le pantalon tirebouchonné, le petit chapeau rond, la badine, la démarche saccadée de l'immortel clochard ? Au-dessus d'un parterre de roses, armé du sécateur qu'il manie d'un geste délicat et, pour la première fois depuis toujours, voici Charlie Chaplin transformé en sémillant amateur de jardins et de femmes, en don Juan pour personnes mûres, en Landru sans barbe avec, sur son visage détendu, souriant, onctueux, l'arc retroussé d'une fine moustache de bellâtre !
On en reste une minute pantois. Et puis tout de suite, lui menant le jeu, commence et se déroule jusqu'à la fin, jusqu'au point d'orgue de la marche au supplice, la plus belle Danse Macabre, le plus étonnant Ballet qu'un génie de l'écran ait pu seul concevoir en images.
Attention ! Ne nous y trompons pas. Oui, il y a

(1) C'est en version doublée que le film de Chaplin paraît cette semaine dans deux salles parisiennes

dans *Monsieur Verdoux* la satire à traits larges et simples d'un monde tout entier bâti sur le vol, le viol et le sang. Oui, prenant la forme d'un criminel déjà légendaire, avec ce nom suave de Verdoux, qui exprime à dessein une sripieuse cautele, Chaplin-Verdoux pousse jusqu'à son logique paroxysme la morale du crime social impuni. Oui, les flics, les lois, l'argent, les ridicules, les vices des riches, en prennent encore, si l'on peut dire, un bon coup.

Mais ce n'est pas tout. L'important, c'est que Chaplin se soit ici déguisé en Verdoux sans jamais cesser d'être Charlot, c'est qu'il ait voulu jouer le jeu des « autres » en faisant comprendre qu'il n'y peut, à la fin, réussir, c'est qu'il ait voulu prouver, rejoignant peut-être ici les thèmes connus de l'existentialisme, que l'homme n'est libre, au sens philosophique du mot, que s'il se choisit catégoriquement ; que, dans la mesure où, par exemple, comme Verdoux, il a choisi la loi de la jungle, s'il s'avise un instant de fléchir, de balancer, d'hésiter, tout s'écroule. Voilà la profonde résonance de cette œuvre et par quoi elle s'installe de plain-pied dans un domaine supérieur d'art et de pensée ; c'est une image du destin que nous propose ici Chaplin et l'on aurait tort de ne voir en *Monsieur Verdoux*



MONSIEUR VERDOUX EST MELOMANE, SA LOGEUSE COMPTE SES ECONOMIES.

qu'une vaste pochade où Chaplin, comme il le dit malicieusement et pour mieux nous duper en sous-titre du film, s'amusa à faire une comédie de meurtre, *a comedy of murder*.

Bien sûr, l'assassinat pratiqué, traité et considéré ici comme l'un des beaux-arts, ne prendra jamais une apparence tragique ; Verdoux tue dans la coulisse ; il séduit une dame, toujours du genre rombière, la dame disparaît, Verdoux reparait, périodiquement après chaque disparition et, flegmatique, compte une liasse de billets de banque avec cette crépitante rapidité des doigts qui est celle du caissier mitraillant les millions. Chaplin-Verdoux est donc installé tranquillement dans le crime clandestin, il est cossu, aimé, honoré, et par ailleurs excellent père de famille. Tout cela sur un rythme emporté et cocasse où Chaplin, sans cesse survolté, fait sa cour, bouche en cœur et rose à la main, dansant autour des dames, s'envolant par la fenêtre les quatre fers en l'air, rampant sous les tables, et retrouvant sans cesse le comique mécanique, crispé et grinçant, qui est la marque immortelle de Charlot.

D'ailleurs, c'est bien ça : tout le long du personnage de *Monsieur Verdoux*, à ses côtés comme un frère, prenant sa place et sa face quand il faut, il y a le Charlot que vous connaissez et que vous attendez ; et ce camouflage volontaire se découvre aux minutes cruciales, donne à l'œuvre un charme poignant, l'étonnante grâce d'un travesti, l'hallucination d'un double, sans cesse refoulé et palpitant. Charlot est toujours comme « contrepoint » sous Monsieur Verdoux.

Et voici la minute-clé ; tout marche très bien pour Verdoux, mais un soir, dans la rue, il rencontre une pauvre fille, dont il veut se servir comme cobaye pour expérimenter un nouveau poison. Mais la fille est douce, triste, tendre, une nouvelle incarnation de l'Edna Purviance de la *Misère-Charlot* ; Verdoux hésite, il l'épargne, il est bon avec elle ; elle s'en va, bénissant son bienfaiteur. C'est fini. A partir de cette minute, où Verdoux est redevenu Charlot, le destin tourne. A peine la fille a-t-elle disparu saine et sauve dans l'escalier, une brève et splendide mimique de Chaplin nous dit tout : la bouche reprend sa moue tendre, les sourcils s'écarquillent, le regard jusqu'alors fixe et dur s'adoucit, s'estompe dans la lumière bien connue des yeux du petit homme de nulle part. Verdoux a quitté le crime. Il est perdu. Sa débâcle est parallèle d'ailleurs avec celle de l'univers dont des images rapides d'actualité s'intercalent alors pour nous montrer les Krachs, les guerres, l'enfer nazi. La défaite de Verdoux, sa danse macabre s'accroche à la danse macabre de l'humanité. A quoi lutter ? Verdoux a montré qu'on peut vivre et prospérer avec le crime ; la preuve est faite ; le monde va jusqu'au bout de la démonstration. Ça n'intéresse plus Chaplin de démontrer la possibilité

de Verdoux ; il lui appartient de rappeler qu'en définitive c'est Charlot qui va être vaincu.

Criminel mais implacable et puissant, il était inexpugnable ; ruiné et revenant à l'humain, il se laisse vaincre et prendre. Verdoux gagnait à tous les coups contre les lois et les flics ; le Verdoux de la dernière séquence n'a plus le même visage, son dos se voûte, sa démarche hésite, comme celle de l'autre, du double ; il pourrait fuir quand la police le cherche en vain, il l'amène lui-même sur sa propre voie, il se livre et ce n'est plus le sémillant Verdoux qu'on mène vers la guillotine, c'est le petit homme de toujours qui doit demeurer comme le veut la morale des forts le seul vaincu de l'histoire, c'est-à-dire de la Vie.

On peut tout mettre dans ce film et tout, à son propos, se demander. Comme on se demande toujours tout à propos de Shakespeare et de Molière. Les génies ne sont pas là pour répondre aux questions qu'ils posent. C'est à nous, c'est à vous de répondre.

G. A.

Scén. et réal. : Charles Chaplin, assisté de Robert Florey et Wheeler Dryden. Interp. : Charles Chaplin, Martha Raye, Isabel Elsom, Marilyn Nash, Robert Lewis. Musique : Charles Chaplin. Prod. : Artists Associés, 1947.



UNE VICTIME DU CINÉMA AMÉRICAIN

Il ne semble pas, depuis grosso modo, vingt ans qu'on en parle en Europe, que le jazz ait fait de sérieux progrès dans sa conquête du public. « Paradoxe », direz-vous : « la radio, les films, les music-halls et les cabarets dégorge à longueur de journée cette « musique de sauvages », et l'on ne peut se promener dans Paris sans voir les palissades (ou autres lieux hantés par les placards) se fleurir d'affiches multicolores portant en lettres géométriques les noms de Rex Stewart, de Django Reinhardt et de bien d'autres. Le public prête l'oreille à la bataille du re-bop contre le vieux style, et les caves où l'on « jasse » (1) connaissent une popularité incroyable, encore que ce qu'on y entend ne témoigne, bien souvent, que de beaucoup de bonne volonté. Le jazz est partout et vous déclarez qu'il n'a point fait un pas en avant. Vous plaisantez ou vous êtes un menteur... »

Ni l'un ni l'autre. Le jazz, le vrai, est victime de telles tentatives d'étouffement que c'est miracle qu'il puisse s'en tirer, que l'on puisse encore, de temps à autre, entendre du bon jazz, voir de bons musiciens. Tentatives d'étouffement auxquelles le cinéma prend une bonne part. Pas seulement la part du lion M.G.M. car les R.K.O., Universal, Warner, et autres carcharodons (2) de la finance-pelliculaire rivalisent d'adresse et d'astuce pour émasculer cette musique ; qui devrait leur être d'autant plus précieuse, que c'est bien vraiment la seule réalisation artistique nouvelle et valable que l'Amérique ait été capable d'apporter à l'autel d'Apollon (si c'est lui).

Un peu d'histoire d'abord. On sait que deux des tournants de l'évolution de la musique de jazz se situent, le premier à l'époque de l'invention de l'enregistrement électrique, l'autre au moment du développement intensif du cinéma sonore et parlant. Il y eut, subitement, vers ces deux dates, une demande considérable de musiciens ; avec cette différence que, dans le premier cas, pour l'enregistrement, peu importait qu'ils fussent noirs ou blancs, du moment qu'on les exploitait ; tandis que, dans le second, la discrimination raciale et la ségrégation imposaient l'utilisation d'orchestres de visages pâles.

C'est à partir de cette seconde phase (juste après la crise économique du début des années 30) que les blancs s'attaquèrent au problème avec toute l'énergie de mise lorsqu'il s'agit de jouer un bon tour aux noirs. Les noirs sont parfaits comme cireurs de bottes, encaisseurs de coups de pieds au chose, domestiques (à la rigueur) et cueilleurs de coton (et encore, s'ils se laissent pendre et griller de temps à autre). Mais comment admettre que des nègres recueillent des applaudissements, même si l'on considère que ceux-ci vont à leur

LE ROI DU JAZZ LOUIS ARMSTRONG ET MARXINE SULLIVAN : « LE CAVALIER ERRANT »



Le JAZZ

émasculé et trahi

par BORIS VIAN



LA CANTATRICE NOIRE LENA HORNE DANS « ZIEGFELD FOLLIES ».



CAB CALLOWAY, LE TREPIDANT CHEF D'ORCHESTRE, ANIMAIT « STORMY WEATHER » (SYMPHONIE MAGIQUE).



ON ENTENDAIT TROP PEU, DANS « UN P'TIT COIN AUX CIEUX » (CABIN IN THE SKY), DUKE ELLINGTON (AU PIANO) ET SES BOYS.

musique ? (3). Halte-là, Messieurs. A vos broches ! A vos cuisines ! A vos champs !

Ainsi, de 1930 à 1940, pratiquement aucun orchestre noir ne se vit confier la vedette dans un film, tandis que les Hollywood Hotel et autres légendes de Monsieur Irving Berlin se succédaient sans interruption, pour aboutir à la monumentale ignominie qu'est la Vie d'Al Jolson, sous-titrée « Naissance du Jazz ». Les vrais orchestres de jazz, Armstrong et autres, passaient parfois en arrière-plans dans des Fifi Peau-de-pêche ou des Cavaliers errants, où l'on risquait de les entrevoir quelques secondes, avec un coup de veine, lorsque les exploitants ne coupaient pas le passage.

Or, coûte que coûte, la vérité se faisait jour : la naissance des Hot-Clubs en France et en Grande-Bretagne d'abord, puis en Amérique, à l'imitation de ceux-ci (ce qui est assez gaulois, entre nous), le développement d'une critique non muselée par les préoccupations raciales, rendirent peu à peu à César ce qui est à César, à « King » Buddy Bolden et « King » Oliver leur royauté et à Messieurs Whiteman et Hyllton leur place, également...

Le cinéma américain parut accepter cette situation ; il y eut Stormy Weather et des passages, de plus en plus nombreux où l'on faisait appel aux noirs (toujours, comme dans Hellzapoppin, en les camouflant en cuisiniers ou en femmes de chambre). Mais, enfin, récent, voici le clou : « New-Orléans

ou la vie de Louis Armstrong ». New-Orléans où les noirs tirent les marrons du feu pour le bénéfice d'une chanteuse infecte et d'un Cordova adipeux, New-Orléans, qui immole les meilleurs du jazz sur l'autel de Monsieur Herman (Woody). Il faudrait un numéro entier de l'Ecran pour parler comme il convient de MM. Lubin et Levey, les responsables de ce film. Mais vous avez vu la bande en question et vous avez compris, je pense, que sans Armstrong et ses prédécesseurs, Monsieur Herman serait resté à sa vaine place, et astiquerait les pianos.

Du coup, la thèse américaine se fait jour : les noirs ont été de grands hommes, d'accord ; admettons ; mais, maintenant, les blancs font mieux qu'eux : ce sont eux les rois. Et dans dix ans, le Woody Herman du moment viendra triompher après que l'on nous aura expliqué en long et en large qu'il doit tout à certains individus à la peau foncée... qui sévissaient au début, dans les années 40...

(1) Jazz : mot d'origine ouest-africaine signifiant « collé ».

(2) Il s'agit du carcharodon carcharias ou requin blanc ou Man-eater.

(3) Pourtant, là, on pouvait se défendre : M. André Cauroy ne démontra-t-il pas, en 1943, que le jazz était une invention des blancs ? C'était l'occupation, hélas, et son message ne toucha pas l'Amérique...



SALLY GRAY, JEUNE VEDETTE ANGLAISE, EST UNE TRANSFUGE DE LA DANSE. ELLE A DEBUTE A L'ECRAN EN 1935 APRES S'ETRE DISTINGUEE A LONDRES DANS DES REVUES MUSICALES.

Le cinéma, qui a trouvé dans la danse moderne un enrichissement certain, n'a jamais négligé la danse classique, dont il a exploité le double intérêt plastique et documentaire. Les films de danse classique, actuellement, se multiplient, et nous avons cru bon de réunir des photographies de trois films de ce genre, qui découvrent les dessous de ce milieu passionnant.

Le film *Etoile de ballet*, que l'on présente cette semaine à Paris, donne par exemple le fidèle spectacle de deux ballets que domine le talent de Oulanova, la plus célèbre danseuse soviétique. Londres répliquera bientôt par *The red shoes* (*Souliers rouges*) et *The little ballerina* (*La petite ballerine*). Le premier est la tragique histoire de l'amour d'une danseuse (Moirá Shearer) et d'un compositeur (Marius Goring) se déroulant au sein de la célèbre compagnie de ballets Lermontov. Pour la première fois, on pourra y voir un ballet directement conçu pour l'écran.

Le sujet de *The little ballerina* rappelle celui de *La Mort du cygne* (Jean Benoit-Lévy, 1939) : une fillette de quatorze ans réussit, à force de volonté et de travail, à saisir sa chance et à danser devant la personne qu'elle admire le plus du monde, la célèbre danseuse anglaise Margaret Fonteyn.



LE FILM SOVIETIQUE « ETOILE DE BALLET » MONTRE TOUT LE FASTE D'UNE REPRESENTATION CHOREGRAPHIQUE A L'OPERA DE LENINGRAD.



« LES SOULIERS ROUGES » (THE RED SHOES) DE POWELL ET PRESS-BURGER NOUS INTRODUIT DANS L'INTIMITE DU TRAVAIL DES DANSEURS.



TOUJOURS « LES SOULIERS ROUGES » : UNE REPETITION AU BALLET LERMONTOV.



« LA PETITE BALLERINE » (LITTLE BALLERINA), FILM ANGLAIS DE LEWIS GILBERT, EST L'HISTOIRE D'UNE FILLETTE QUI REVE DE DEVENIR DANSEUSE. LES SUCCES DE MARGOT FONTEYN, QUI DANSE ICI LE BALLET DES « SYLPHIDES », L'EMPECHENT DE DORMIR...



LUDMILLA TCHERINA, QUI DANSA DANS « LE REVENANT », DE CHRISTIAN-JAQUE, A TOURNE A LONDRES DANS « LES SOULIERS ROUGES ».

Les Films de la Semaine

LE DIAMANT DE CENT SOUS : ...Mais le film en vaut quatre (Français)



« LE DIAMANT DE CENT SOUS »
Scén. : Godfrit et Skittetsky, Adapt. et dial. et réal. : J. D. Norman. Interpr. : René Dary, Noëlle Norman, Suzy Carrier, Jean Parédès, Jean Tissier, Jacques Dinan, Jean Toulout, Roger Pellegrin. Images : Arménise. Son : Legrand. Décors : R. Du-mesnil. Musique : Vincent Scotto. Prod. : Sirius. 1947.

Par un souci de vérité sans doute excessif, le jeune romancier Morgan a l'habitude de vivre les histoires qu'il écrit. Son mariage même est un véritable roman d'aventures avec coup de foudre, enlèvement, etc. Mais tout a une fin, et l'embourgeoisement avec la paire de chaussures, le coin du feu et la tisane le guette. « Tu seras bon avant longtemps à mettre dans la naphthaline ! » lui dit un jour sa romantique épouse. Il n'en faut pas davantage pour stimuler Morgan : afin de convaincre sa femme qu'il n'a rien perdu de son tour de main, notre écrivain se lance dans une folle aventure de vol de bijoux. Il dérobe, à l'intention de Mrs. Morgan qu'il adore, un diamant de 500.000 francs, bien décidé naturellement à le payer ensuite. En sortant de la bijouterie où le coup a réussi, il s'aperçoit toutefois qu'il est filé : pour éviter d'être pris comme

un vulgaire cambrioleur, il se débarrasse du bijou dans le rayon d'un Uniprix où s'entassent, dans le sordide, des bagues à cent sous. De ce point de départ qui en vaut d'autres, les auteurs ont tiré d'innombrables péripéties. Les quiproquos se succèdent et forment une suite de sketches et de gags qui paraissent souvent hors de situation. Deux ou trois sont drôles. Mais le metteur en scène Jacques Daniel-Norman nous avait habitués, depuis *L'Aventure est au coin de la rue*, à plus de rapidité dans le récit et dans l'exécution. René Dary lui-même qui fut plusieurs fois sous sa direction le détective Nestor Burma et son jeu en rafale. Est-ce le réalisateur ou l'acteur qui ralentit le mouvement ? Les deux sans doute. Quoiqu'il en soit, le film piétine et paraît dans certaines parties d'une facture très sommaire. (Manque de moyens probablement.)

Suzy Carrier, R. Pellegrin, Parédès, Jean Tissier, Jean Toulout sertiennent ce diamant de cent sous. Mlle Noëlle Norman, qui joue le rôle de Mme Morgan, est charmante et se tire beaucoup mieux que ses camarades de scènes inconsistantes et médiocrement écrites.

Roger REGENT.



« LE DIAMANT DE CENT SOUS » : Suzy Carrier et René Dary.

« ROSIE L'ENDIABLÉE » : A l'eau de ros...ie (Américain v. o.)



« SWEET ROSIE O'GRADY »
Scén. : Ken Englund. Réal. : Irving Cummings. Interp. : Betty Grable, Robert Young, Adolphe Menjou, Réginald Gardiner, Virginia Gray, Phil Regan. Images : Ernest Palmer. Décors : Thomas Little. Musique et lyrics : Harry Warren et Mack Gordon. Prod. : Fox. 1943. en technicolor.

Une comédie musicale, qui, sur un scénario-prétexte joliment approprié — et même assez drôle, bien que l'humour des situations ne soit pas exploité à fond — fait revivre le music-hall anglo-saxon des années 1920. Le spectacle va son train benoît dans une innocente bonne humeur. Le technicolor ajoute un charme certain à la rétrospective des costumes. Pour le reste, la pâte des visages demeure assez mal fixée, mais le choix des décors et des scènes est assez habile pour empêcher qu'on hurle au mauvais goût dans le barlottage. On dirait en somme d'une de ces opérettes gentilles et médiocres comme il en échappe, hélas ! quelquefois à la plume vélocité de Noël Coward. Ce genre de spectacle appelle l'indulgence. On ne peut toutefois s'empêcher de trouver celui-ci atrocement timoré quand on est persuadé, comme je le suis, et comme cent autres

films américains plus nerveux et plus ambitieux en ont apporté la preuve, que le music-hall du cinéma écrase, en rythme, en variété, en éclat, l'opérette et la revue à grand spectacle du type Casino de Paris. Hélas ! un abîme sépare ce film d'un film tel que l'admirable « Prologues », vieux de quinze ans peut-être. Car, ici, on cherche en vain le véritable apport du cinéma. En outre, la partition est faible.

Il reste un spectacle qu'on jugera selon l'humeur, qu'on peut dire ou aimable ou insignifiant, et qui, dans son registre et dans sa tonalité, mériterait d'être proclamé classique, comme sont classiques les spectacles des Folies-Bergère, du Palais-Royal et du Châtelet. On peut en toute sécurité recommander celui-ci à la cousine de Romorantin. Elle sera ravie et ses catégories esthétiques ne seront pas pulvérisées à la sortie.

Betty Grable mène le jeu. Elle a un bout de nez assez mignon et elle est agréablement charpentée. Mais, naturellement, la Rita Hayworth de « Gilda » la bat par dix à zéro. Robert Young a de la bonne humeur. Adolphe Menjou joue au naturel, les yeux demi-beaux. C'est une institution. Je préfère Mistinguett.

En première partie, un spirituel dessin animé de la série Terry.

Jean QUEVAL.



« ROSIE L'ENDIABLÉE » : Betty Grable et Robert Young.

FATALITÉ : Mystère et patinage (Américain v. o.)



« SUSPENSE »
Réal. : Frank Tuttle. Interp. : Belita, Barry Sullivan, Bonita Granville, Albert Dekker, Eugène Pallette. Musique : D. Anfi-teatroff. Prod. : Monogram Pictures Co. 1946.

Le triangle classique dans un cadre qui l'est moins. Lui, Frank, est le directeur du Palais de Glace. Elle, Roberta, une virtuose du patinage acrobatique. L'autre, Joë, un traîne-patins, que cet état destinait fatalement au Palais de Glace. Le premier jour, il y vend des pistaches. Le deuxième jour, il est sous-directeur et tombe amoureux de la vedette. Ce qui déclenche la fatalité.

Frank tente de tuer Joë, mais est englouti par une avalanche. Du moins le pense-t-on, jusqu'à ce que Roberta et Joë apprennent que le disparu est revenu les épier. Hallucination ? Fantôme ? Réalité ? Incertitude. Quand Joë brûle dans une chaudière un bureau volumineux, qu'y a-t-il dans ce meuble ? Un mythe ou un cadavre ? Un cadavre sûrement, puis qu'ensuite Joë est abattu par une femme jadis délaissée. Or, en bonne morale, ce châtiement n'eût pas été nécessaire si Joë n'avait pas été réellement coupable.

Plus encore que la Fatalité (titre français du film) c'est donc l'incertitude (titre américain ori-

ginal, Suspense) qui domine ce drame. Et qui caractérise mes impressions.

Ce film, on pourrait le tourner en ridicule. Tout s'y prête : les situations rocambolesques, certains raccourcis psychologiques, les décors conventionnels (couloirs de music-hall, spectacles démesurés sur un plateau géant analogue à celui, fameux, de Barrandoe, appartement privé tenant le milieu entre la brasserie et le hall de gare, etc.). Et puis, il y a des longueurs, des moments franchement ennuyeux. Et pourtant, on ne peut pas dire que cette histoire laisse indifférent.

Mise en scène, interprétation, photographie (soutenue par des éclairages habiles) sont souvent très attachantes et réussissent à créer une réelle sensation de trouble. Un érotisme sous-jacent et constant y ajoute encore. Et surtout, on imagine que si cette intrigue, bonne pour tous les milieux, a été située dans un Palais de Glace, c'est parce qu'il y avait des numéros de patinage à montrer.

Ils sont excellents. Le premier (les filles et les mauvais garçons) est même sensationnel. Belita (Roberta), si elle n'est pas jolissime, est une danseuse-patineuse acrobatique hors pair (qui joue honnêtement la comédie, entourée de bons partenaires dont le plus connu est le gros et triste Eugène Pallette).

Tous comptes faits, c'est pour la glace que je serais le plus chaud.

Jean THEVENOT.



« FATALITE » : Belita.

LES ÉCUMEURS : C'est vieux et ça ne s'use pas ! (Am. v. o.)



« THE SPOILERS »
Scén. : Lawrence Hazard, T. Reed. Réal. : Ray Enright. Interp. : Marlene Dietrich, Randolph Scott, John Payne, Margaret Lindsay, Harry Carey, Richard Barthelmess, Mariette Candy. Images : Milton Kraner. Prod. : Universal. 1942.

S'il était d'usage de faire la publicité des films à la manière des petites annonces pour la vente des automobiles, je verrais, pour Les Écumeurs, un texte de ce genre : « Belle occasion. Marlene série grand sport, beau châssis, conduite extérieure classique, modèle 1934-35, parfait état mécanique. Visible tous les jours de 14 h. à 24 h., etc. » Car il s'agit bien, en effet, d'une « occasion ». Rien n'est neuf dans cette bande. Ni le décor ultra-classique de la Ruée vers l'or, ni le scénario rebattu de la lutte des bons mineurs contre les méchants trafiquants, ni le « saloon » mouvementé, ni les chevauchées dans la nuit, ni la bagarre finale, ni la toilette tapageuse de Marlene, ni le petit train à grosse cloche...

Tout cela, de plus, méticuleusement préparé suivant la recette classique, avec la dose de gags et d'émotion optima, et la merveilleuse petite fleur bleue toujours prête à pousser par miracle au bout de l'interminable canon des carabines. Marlene, la chère Marlene, la vraie, avec plumes d'autruche, taille de guêpe, épaules trop maigres, jambes vertigineuses et yeux insondables, s'y retrouve tout entière. On a envie de l'embrasser. On peut ne pas aimer ça. On peut même hausser les épaules. On peut aussi mépriser sa jeunesse, renier vingt ans de cinéma et devenir membre du Conseil paroissial.

Mais ces « écumeurs » ne sont au fond que les anges gardiens d'une pieuse et attendrissante tradition.

Henri ROCHON.

TOUTE A TOI : Une charmante comédie de mœurs. (Américain v. o.)



« NICE GIRL ? »
Scén. d'ap. Phyllis Duganne. Réal. : William A. Seiter. Interp. : Deanna Durbin, Franchot Tone, Walter Brennan, Robert Stack, Robert Benchley, Ann Gillis, Anne Gwynne. Images : J. Valentine. Prod. : Universal 1941.

Il ne faut pas se fier aux apparences. Les films de Deanna Durbin se suivent et ne se ressemblent pas. Cette Canadienne, enfant prodige, se révéla, voici déjà douze ans, dans le ravissant *Trois Jeunes Filles à la page*. Mais, hélas, depuis, la malheureuse Deanna semble éternellement vouée à jouer les Cendrillon-sopranos. *Nice Girl ?* (Toute à toi), qui nous arrive aujourd'hui avec un retard de sept ans, fait exception dans la lignée ordinaire des « Deanna Durbin ». Et si l'on excepte les quatre ou cinq inévitables chansons, Deanna pourrait très bien être remplacée ici par Nan Grey ou Priscilla Lane. Les auteurs n'ont pas cherché à faire un film pour Deanna. Tant mieux. Cela nous vaut une spirituelle comédie de mœurs.

Stillwater, petite ville américaine. Une famille comme une autre : Robert Benchley, le père, à la fois savant et humoriste, la bonne, Helen Broderick et son amoureux de facteur, magistralement interprété par Walter Brennan, enfin les trois jeunes filles de la maison : Anne Gwynne (sophistiquée, rêve de faire du théâtre...), Deanna Durbin (sincère, aimante, élève des jupons...), Ann Gillis (versatile, naïve, étudiante...). Toutes trois s'éveillent à l'amour, lorsque survient un séduisant New-Yorkais d'âge mûr, Franchot Tone. Les trois jeunes filles rivalisent de ruses et d'astuces pour attirer l'attention de « l'homme ». Mais celui-ci repartira seul, laissant les demoiselles à leurs rêves et à leurs réalités provinciales. Les scénaristes Richard Connell et Gladys Lehman ont traité cette intrigue en touches très fines. Un charme juvénile émane de leurs observations sur le comportement des jeunes filles sages, un charme trouble et puritain. Deux erreurs pourtant dans le traitement du scénario : la première consiste à avoir axé, dans la deuxième partie du film, l'intrigue sur Deanna et Tone, abandonnant quelque peu les autres personnages de jeunes filles. Enfin, on a cru bon de parachever cette peinture de la vie aux U.S.A. en faisant chanter à Deanna quelques couplets sur l'Amérique, la liberté, etc.

Mais si l'on fait abstraction de cette dernière séquence (qui n'ajoute rien à l'œuvre), l'ensemble dépasse une honorable et gentille moyenne. L'arrivée de « l'homme » dans la maison, la fête de l'Indépendance Day, la visite de la garçonne, le retour de Deanna au petit matin et le klaxon détraqué qui amène toute la petite ville, autant de tableaux qui séduisent par leur charme frustré. Ce n'est pas un humour caustique à la Lubitsch ou amer à la Walter Reisch. *Nice Girl ?* s'apparente au contraire à ce genre doucereux et agréablement californien qui nous a valu *Rèves de Jeunesse* ou encore, sur un autre plan, *Une petite ville sans histoire*. Contrairement à ce dernier film, le seul reproche que l'on pourrait faire à *Nice Girl ?* serait d'être par trop sans prétentions. Ce n'est qu'un petit film, mais un petit film charmant.

TACCHELLA.

« ÉTOILE DE BALLET » : Si vous aimez la danse (Sovietique v. o.)



« ÉTOILE DE BALLET »
Scén. : Arzon Erlich. Réal. : Alexandre Ivanovsky. Interp. : Mira Redina, Nona Jastrebova, Victor Kozanovitch, Olga Jisnava, Oulanova, Nina Poldivera. Images : Abrai Kalzaty. Décors : Issak Makkies. Musique : Viéamin Pouckov.

Une jeune danseuse de ballet aime un ténor qui fréquente les cours du Conservatoire de Leningrad. Après de multiples malentendus, ils finiront (laisse-t-on supposer) par s'épouser. Mais cette intrigue sentimentale n'est qu'un prétexte. Elle motive deux ballets : « Le Lac des Cygnes » et « La Belle au Bois dormant », tous deux de Tchaïkowsky, dont le premier est merveilleusement dansé par les ballets de l'Opéra de Leningrad, qui sont parmi les meilleurs du monde et la ballerine G. Oulanova, qui fait montre d'une technique et d'un style éblouissants. L'exécution de la « Belle au Bois dormant » est plus neutre. Une morale se dégage du sujet : tout artiste se doit d'améliorer constamment son art et de renouveler inépuissamment son inspiration. Mais cette thèse moralisatrice, qui aurait pu être

dogmatique, est exprimée avec une naïveté telle qu'elle en devient désarmante.

Il est malaisé de juger ce film suivant les critères habituels. Techniquement, il est inégal. Ainsi, certaines maladresses dans le montage alternent avec deux scènes où l'on déballe (pour la première fois dans un film soviétique) l'emploi de petits objectifs. Il ne s'agit pas d'une incidence fortuite, car le découpage de ces deux séquences est entièrement basé sur la profondeur du champ. D'autre part, le ballet initial comporte quelques mouvements d'appareil bien venus. Mais les éclairages, uniformément clairs, choquent par un certain manque de nuances et contrastent par instants avec la scène qu'ils étaient chargés de mettre en valeur.

Quoi qu'il en soit, ce film constitue, dans son ensemble, un documentaire intéressant sur les milieux de la danse et du chant à Leningrad, sur la manière dont travaillent les ballerines soviétiques, l'atmosphère des conservatoires en U.R.S.S. Documentaire d'autant plus valable que le film a été réalisé presque entièrement soit en extérieurs, soit sur les lieux mêmes de l'action, c'est-à-dire l'Opéra de Leningrad.

G. DABAT.



« LES ÉCUMEURS » : Randolph Scott, J. Wayne, Marlene Dietrich.



« ÉTOILE DE BALLET » : la ballerine dans sa loge.



« TOUTE A TOI » : de g. à dr. : Franchot Tone, Robert Benchley, Deanna Durbin, Ann Gillis, Anne Gwynne, Robert Stack.



LOUIS JOUVET EST DE CES METTEURS EN SCÈNE DE THÉÂTRE DONT L'ŒUVRE EST AUSSI PERSONNELLE QUE CELLE DES RÉALISATEURS DE FILMS. ON LE VOIT ICI DANS LE RÔLE DE « DOM JUAN » QU'IL VIENT DE MONTER. ANDRÉE CLEMENT Y INCARNE CELUI D'ELVIRE.

DE L'INFLUENCE DU CINÉMA SUR LE THÉÂTRE CONTEMPORAIN

CHACUN art est déterminé par une technique propre, mais l'imagination créatrice est infiniment souple et subtile; sollicitée par plusieurs domaines d'expression, elle effectue, d'elle-même, des rapprochements et des transpositions des uns et des autres. Ces arts exercent entre eux des influences réciproques.

Il est devenu classique de faire remonter l'invasion du cinéma par le théâtre à la représentation de *L'Assassinat du duc de Guise* à la salle Charras, le 17 novembre 1908. En réalité, on pourrait démontrer que Méliès lui-même s'inspirait du théâtre. Tout en présentant l'avenir du septième art dans le domaine de la féerie et du rêve, ce génial cinéaste réalisait ses « merveilles » avec des procédés de théâtre. Devant sa caméra sans malice, les diables surgissaient, encore, par des trappes.

Le théâtre se renouvelle perpétuellement, aussi bien sur le plan de la dramaturgie que sur celui de la « mise en scène » et de l'architecture. Il n'y a rien d'étonnant à ce que le « septième art », ait joué une influence, parmi tant d'autres, dans les solutions nouvelles des problèmes de la durée et du déplacement de l'action théâtrale. Il faut se garder, bien entendu, d'adopter en cette matière un ton tranché et définitif inspiré de l'« esprit de géométrie ». Ces influences sont indirectes, subtiles et le plus souvent du domaine du subconscient.

Ceci dit, le cinéma semble avoir renoué certaines conceptions de l'architecture théâtrale: le spectacle cinématographique a ceci de particulier qu'il accroche le public; une torpeur délicieuse coule du carré lumineux. L'obscurité ambiante cache les particularités physiques de chacun,

parfois si exaspérantes; en quelques minutes, le spectateur oublie sa propre personnalité, s'abandonne à l'âme collective de la salle tiède et subit le rêve de l'écran. L'absence d'interruption l'empêche de se reprendre. Un flot incessant d'images, de paroles, de musique, de chuchotements le submerge, l'envahit, le remplit.

C'est alors que prend toute sa valeur cette pensée de Paul Valéry: « Mon âme est divisée par ces prestigieuses: elle vit sur la toile toute puissante... » Impossible de résister à l'envoûtement si l'on ne veut pas perdre le fil!

par Gilbert GRÉGOIRE

Il en est tout différemment au théâtre, où le décor proclame franchement qu'il est de toile peinte, et l'acteur, qui compose son personnage avec ses dons d'artiste et son métier de comédien. Le spectateur de théâtre se retrouve en cours de route et ne s'abandonne que pour mieux juger. Sa communion avec la scène est plus volontaire que subtile.

Certains architectes semblent avoir été frappés par cette différence et avoir essayé de briser le cadre classique de l'architecture théâtrale contemporaine pour supprimer la barrière de la rampe et faire participer le public plus étroitement au jeu des acteurs.

Dans cette préoccupation, il semble que l'on puisse ranger le « Théâtre réaliste » d'Okhlopkov à Moscou, où les spectateurs entourent un plateau circulaire; les acteurs, pour al-

ler y jouer *La Mère* de Gorki ou *Les Aristocrates* de Bogodine traversaient les rangs de fauteuils; ils jouaient aussi sur d'autres scènes installées contre les murs de la salle, les changements se faisaient sans rideaux, par des jeux de projecteurs dont le mouvement rapide n'était pas sans rappeler les panoramiques et les travellings.

Dans le théâtre mobile de Promaszko et de Bryla (en Pologne, 1935), la salle formait un plateau circulaire tournant, de trois cents spectateurs.

On pourrait citer encore le « Théâtre de Kamenchy », à Budapest, et le « Théâtre simultané d'I. Soliska », à Zolbor, de l'architecte Syrcus, et celui de Weicherta, l'essai de Bloch faisant représenter *La Naisance d'une cité* au Vélodrome d'Hiver, en 1937, ou le projet de Walter Gropius qui, en 1934, réclamait au Congrès international du théâtre, à Rome, une fusion entre la scène et la parterre, l'emploi de projecteurs sillonnant les rangs de fauteuils, de manière à ce que le public fasse davantage corps avec l'action.

De toutes façons, ces exemples sont assez exceptionnels et l'influence du cinéma paraît beaucoup plus grande sur la mise en scène elle-même.

Le cinéma et la mise en scène théâtrale

AVANT la guerre de 1914, l'école « naturaliste » et le « théâtre libre » d'Antoine avaient mis l'accent sur la nécessité d'une mise en scène théâtrale réalisant autour du texte de l'auteur un climat qu'il enrichisse, l'enjolive sans le trahir.

Ces prestigieuses équipes du « Théâtre d'avant-garde » de Dullin et l'Atelier, Copeau et le Vieux-Colom-

bier, L. Poé et l'Œuvre, Baty et la Chimère, Jouvet et la Comédie des Champs-Élysées (puis l'Athénée), Pitoëff et le théâtre des Arts (puis les Mathurins), Marcel Herrand, Jean Marchat et le « Rideau de Paris » n'ont fait qu'accentuer cette tendance, avec les « jeunes compagnies », tandis que le « Théâtre du Boulevard » continuait à fonder sa prospérité sur le nom des acteurs dramatiques et des comédiens en vogue.

De nos jours, toutes les manifestations théâtrales portent le cachet d'une mise en scène déterminée et celle-ci prend parfois la place prédominante comme au cinéma.

C'est ce qui faisait dire à Henri Bernstein, dans un article d'« Opéra » du 5 novembre 1947, à propos du spectacle monté par Jean-Louis Barrault pour le « Procès de Kafka » au théâtre Marigny: « Le miracle de ce film sans écran c'est de m'introduire presque à titre de personnage dans la fresque mouvante et stagnante ensembles, d'un cachemare ».

En pareil cas, le metteur en scène fait un véritable travail d'adaptation comme l'auteur du découpage d'un film à partir d'un scénario original ou d'une œuvre connue. Il remâche la pièce, et la sert selon ses propres conceptions. Ce fait est frappant pour les œuvres classiques que l'on prétend rajouter et dont les auteurs ne peuvent sortir de terre pour protester.

L'un des traits les plus frappants de notre théâtre contemporain est l'apparition de ces chefs d'orchestre de troupe de ces metteurs en scène fourmillant d'inventions avec leurs grandes réussites, leurs fautes d'équilibre, leurs redites et leurs sublimes erreurs.

On peut, sans hésiter, comparer les Barrault, Jouvet, Dullin, Baty, aux Clair, Renoir, Gance, etc.

L'influence du cinéma, très admissible en principe, paraît encore plus évidente quand on considère la question dans le détail.

C'est ainsi que l'on assiste à un découpage et à une reconstruction des pièces qui n'est pas sans analogie avec les théories de pouvoir créateur du montage cinématographique de l'école de « Ciné-Cité » de Dalgá Vertoff.

En 1938 et en 1947, Jouvet présen-



MADÉL, RENAUD ET JEAN-LOUIS BARRAULT DANS « AMPHYTRION ».



JEAN-PIERRE AUMONT ET NADINE ALARI: « L'EMPEREUR DE CHINE ».

taît « L'École des Femmes » coupée en deux parties: la première comportait trois actes, la seconde deux actes; ainsi l'on voyait se passer sur scène ce qui aurait dû normalement se dérouler pendant les entractes.

En 1939, Raymond Rouleau enrichissait *Britannicus* d'un acte: l'enlèvement de Junie en musique.

Avec Baty, en décembre 1945, « Béatrice » était augmentée au Français de plusieurs séquences de liaison complémentaires, celles des Vestales venant brûler l'encens dans le vestibule du Palais, de Titus venant se prosterner devant la « Louve », du Sénat et du peuple romain accourant en délégation comme dans les fresques maladroites des premiers films italiens du style de « Cabiria » (1913).

Jacques Baumer mettant en scène « La nuit du 16 janvier » à l'Apollon, en 1946, eut l'excellente idée de faire parcourir la salle, pendant l'entracte, par des crieurs de journaux, distribuant au public des éditions spéciales retraçant l'affaire criminelle et les débats judiciaires exposés dans la pièce. Les films américains nous ont habitués à ces séquences de liaison composées d'images précipitées de rotatives et de crieurs de journaux avec surimpressions de manchettes, pour montrer l'importance d'un fait divers et sa propagation dans l'opinion publique. L'effet recherché était identique; seule la technique employée était obligatoirement différente.

De même, entre le deuxième et le troisième acte de « Savez-vous planter les choux » de Marcel Achard, au théâtre de La Michodière, on peut assister à une série de projections lumineuses fixes d'un effet comique certain. Au deuxième acte, nous venons d'apprendre que « Carquery », petit chef de gare de province, vient d'être le père de quintuplés. Une fois le rideau baissé, on nous montre la marche des événements par la projection de photos, de coupures de presse, d'annonces publicitaires pour bébés, tandis qu'un phonographe joue en coulisse un arrangement en swing de la fameuse chanson « Savez-vous planter les choux ». Ce genre de raccourci, utilisant le montage court, est fréquent dans le langage cinématographique.

Cinéma et Culture

UN FESTIVAL ET UN CONCOURS

Suresnes a répondu

Le Carnet du Club-Trotter

★ IL ÉTAIT UNE FOIS... le C.C. de Grenoble, fondé par la section cinématographique de l'Association générale des Étudiants de cette ville. Ce n'est pas très vieux d'ailleurs, cela se passe l'année dernière. La salle de la mairie alors lui donnait asile, et ses séances réunissaient plusieurs centaines d'étudiants. Mais, cette année, la salle de la mairie n'était plus disponible. On essaya bien d'un local en banlieue grenobloise, qui s'avéra vite d'un accès incommode. Alors ? Qui a jamais vu des animateurs de clubs abandonner la partie sous quel que prétexte que ce soit ? Ceux de Grenoble sont bien dans la tradition. Ils conclurent une entente avec la Faculté, par l'intermédiaire de leur président, M. Colombey, et il fut décidé que l'on donnerait une séance tous les quinze jours (la première aura lieu

Commençons par une constatation: parmi les réponses que nous ont values le concours organisé par L'ÉCRAN FRANÇAIS et le C.C. de Suresnes à l'occasion du Festival de Cinéma organisé en novembre dernier par celui-ci, il n'en est pas une qui soit indifférente, pas une qui ne fasse la preuve d'une culture cinématographique étayée par un jugement et un goût des plus sûrs. Rien de surprenant à cela, nous dirait-on, puisque ce concours était destiné à un public idéal, celui des adhérents de clubs. Sans doute, mais la constatation n'en est pas moins réconfortante.

Vous déduirez logiquement de ce fait que les débats du jury en furent rendus particulièrement serrés. Et Jean Vidal, Jean-Pierre Barrot, Fimeas Fogg et François Timmory, qui constituèrent ce jury, se trouvèrent particulièrement embarrassés, après avoir effectué une première éliminatoire, pour désigner le lauréat. C'est en fait une lauréate, Mlle Geneviève Sebire, qui l'emporta, de justesse.

LES GAGNANTS

Rappelons brièvement tout d'abord le sujet du concours: il s'agissait, pour chacun des concurrents, de désigner, parmi les films qu'il avait vus au Festival de Suresnes, l'œuvre qu'il avait préférée, et de donner les raisons de son choix. Signalons aux amateurs de statistiques que, de tous les films projetés durant le Festival (Voyage-Surprise, Naisance du Cinéma, Chapeau de Paille d'Italie, Dis-moi, Farrebique et Saludos Amigos), FARREBIQUE se classe premier, suivi de très près par DIES IRAE.

1^{er} prix: Mlle Geneviève SEBIRE, 6, boulevard Aristide-Briand (Suresnes), qui gagne un abonnement de un an à L'ÉCRAN FRANÇAIS et deux cartes de membres du C.C. de Suresnes, valables pendant un an. En outre, nous publions ci-dessous sa réponse.

2^e et 3^e prix: M. Jean BUSQUET, 16, rue de Verdun (Suresnes) et M. Serge CHAPUT, 6, av. Maistrasse (Suresnes), qui gagnent chacun un abonnement de six mois à L'ÉCRAN FRANÇAIS et deux cartes de membre du C.C. de Suresnes valables pour six mois.

LES CINÉ-CLUBS à travers la France

MERCREDI 14 JANVIER
Cluny: Le Million. — Aix-en-Provence: La Passion de Jeanne d'Arc. — Moug: La Fin du jour. — Arras: Orgueil et Préjugés.

JEUDI 15 JANVIER
Nemours: La Ruée vers l'Or. — Tourcoing: La Ruée vers l'Or. — VENDREDI 16 JANVIER
Boulogne-sur-Mer: Festival René Clair.

SAMEDI 17 JANVIER
Caen: La Ruée vers l'Or. — Epinal: Pension Mimosa.

LUNDI 19 JANVIER
Provins: Extase. — Mulhouse: Emile et les détectives. Le Fétiche. — Angers: Les Pionniers. — Biarritz: Au Cœur de la nuit. — Orléans: Espoir.

MARDI 20 JANVIER
Chambéry: Entrée des artistes. — Fontainebleau: La Nuit fantastique. — Bourges: La Passion de Jeanne d'Arc. Lille: Burlesques américains.

ce soir même, 13 janvier, avec Vampyr, de Dreyer, dans l'amphithéâtre de l'Institut polytechnique. Celui-ci, malheureusement, ne comporte que deux cent cinquante places, quand, selon les estimations les plus sages, on pourrait compter sur huit cents spectateurs à chaque séance. Aussi jette-t-on de donner deux séances consécutives, la première réservée aux étudiants, la seconde aux membres honoraires de P.A.G.E. Ceci en attendant qu'un local, actuellement en cours d'acquisition au siège de P.A.G.E. soit prêt à fonctionner.

★ COURT MÉTRAGE SURRÉALISTE. Une regrettable affaire fut réalisée entre 1929 et 1934 par Roger Liéot et Jean Calvé, en même temps que Fleurs meurtries et La mort d'un russe (ces deux derniers encore inédits). Aujourd'hui, la P.F.C.G. a pris une regrettable affaire dans son circuit régional, et le film était projeté l'autre soir au C.C. Bonaparte, dont nous avons parlé déjà, et que dirige Henry Jacques, auteur de Calvé, monté et nous-titré en 1947 seulement, est, en effet, comme on nous l'avait dit, d'inspiration surréaliste, et d'un humour léger auquel l'assistant, réagit avec une sympathie amusée.

★ UNE LETTRE reçue de l'île d'Oléron nous fait rêver. Il n'y a pas d'âge, décidément, pour croire aux films... Il ne s'agit, évidemment pas, en l'occurrence, d'épaves ou de caravanes, mais — nous l'avez deviné — de la naisance du C.C. Oléronnaise, simple expérience dans un tout petit bled où un noyau de mordus de la pellicule, lassés d'avaler un nombre incalculable de navets, essaie d'imposer le goût du beau et bon cinéma, écrit René Joyon (1), président du nouveau club. Première séance le 14 janvier, avec la projection de La Kermesse héroïque, que personne n'a jamais voulu passer dans l'île. N'étaient les obligations au sa charge (parfaitement) c'est bien volontiers que le signataire de ces lignes aurait fait le « voyage de l'île » pour assister le nouveau-né dans ses premiers pas.

Fimeas FOGG.

(1) René Joyon, 25, rue de la République, Saint-Pierre-d'Oléron.

APPRÉCIER des films de genres aussi divers que ceux présentés au Festival de Suresnes n'est pas une tâche aisée. Certains peuvent vous séduire sur le moment par leur caractère brillant mais superficiel. Toutefois, dans le recul du temps, quelques images s'imposent d'avantage à votre esprit et c'est fidèlement et avec sincérité remarquables, l'ambiance d'une ferme rouergaise. On n'imagine pas que Farrebique puisse se situer ailleurs que dans ce cadre, et il nous semble que nous avons véritablement fréquenté et connu ses habitants. Dans notre esprit, les images du film viennent se ranger auprès d'anciennes impressions de vacances, et nous imaginons nous être effectivement attablés à la table du café de Goutrens ou autour de la « souppette » familiale.

Cette magistrale réalisation permet d'ignorer ce qu'il y a d'artificiel dans certaines intonations des acteurs improvisés qui animent le film, bien qu'en général les interprètes femmes, plus proches de la vérité que les hommes, nous aient paru presque parfaites.

En conclusion, ce film est non seulement un document, mais une véritable « symphonie pastorale », soulignée d'ailleurs par une excellente partition musicale.

Geneviève SEBIRE.

LES LIVRES Nos collaborateurs publient...

L'AIR DE LONDRES, par Jean Queval. Notre collaborateur Jean Queval — les lecteurs qui suivent ses critiques dans « L'Écran français » s'en sont sans doute aperçus — est un anglophile éclairé. Un séjour de plusieurs années en Angleterre de presse, l'a familiarisé avec les mœurs et le climat de la vie britannique. C'est ce qui fait la valeur des jugements qu'il fait, en ce qui concerne le cinéma. Le petit livre qu'il publie aujourd'hui dans une édition élégante qu'illustrent des lithographies de Barbara Crocker ne touche au cinéma que par la bande. C'est une sorte d'introduction à la vie londonienne écrite par un observateur sensible qui sait dépêcher, à travers les détails quotidiens, l'atmosphère particulière d'un pays et le caractère d'un peuple. Mais c'est ici que le cinéma intervient — cette atmosphère sentimentale de l'Angleterre, Jean Queval en a retrouvé le reflet dans le film « Brève Rencontre ». Et il se livre, dans un des chapitres de son livre, à une analyse psychologico-sociale de l'œuvre de David Lean, prenant ainsi le cinéma comme système de références dans un essai purement littéraire. Il y a là une innovation curieuse qui vaut d'être soulignée. (Julliard, Ed.) J. V.

LIVRES REÇUS

LE SOUFFLE COURT, par Claude Martine (Gallimard, 64).
LES ÉLÉMENTS ET UN MÉTIERS DU CINÉMA, par Pierre Leprochon (Editions Jacques Mélot).

LIBRAIRIE GEORGES ANDRIEUX

154, Boulevard Malesherbes, 154 PARIS-VII^e — (CARNOT 00-69)

ACHAT de tous documents, livres, manuscrits, autographes, photographies, estampes, revues, etc., etc., relative à L'INVENTION DE LA PHOTOGRAPHIE ET DU CINÉMA Prochainement: Vente aux prix marqués

Un livre indispensable: PIERRE ARTIS HISTOIRE DU CINÉMA AMÉRICAIN Préface de J.-G. AURIOL 32 photos de M. BESSY COLETTE D'HALLUIN, ÉDITEUR 22, rue Jean-Goujon, 22 PARIS (8^e)



DANS LES GLACES DE LA MYSTERIEUSE DEMEURE DU PEINTRE, EDANA ROMNEY CONTEMPLE, AVEC QUELQUE EFFROI, SON IMAGE MULTIPLIÉE

trouvée étranglée. Tout accuse le jeune homme, bien-ôt condamné et pendu. Des années ont passé. Mifanwy s'est mariée et a maintenant trois enfants. Cependant, une sourde inquiétude pèse sur elle : elle a des cauchemars, reçoit des lettres de menaces et, finalement, se rend au mystérieux rendez-vous qui lui a été fixé chez Tussaud (le « musée Grévin » de Londres), devant l'effigie en cire de son défunt amant. Là, après une scène assez grand-puignolesque, la vérité éclate : le meurtrier de la chanteuse est l'œuvre non de Paul Mangin, mais d'une folle qui, par charité, il employait à son service. Après avoir tenté de tuer Mifanwy à son tour, la folle se jette sous un tramway et confesse son crime avant de mourir. Mifanwy connaîtra enfin un bonheur paisible.

Telle est, grosso modo, l'histoire qui nous est contée par Terence Young, avec force effets de lumière, surimpressions et jeux de glaces qui multiplient à l'infini le visage aux yeux d'Edana Romney, dont la beauté et le caractère servent à merveille ce conte bizarre.

M. F. L.



EDANA ROMNEY, QUI TIENT LE RÔLE PRINCIPAL DU FILM, ÉCRIT ÉGALEMENT LE SCÉNARIO.

On s'en souvient sans doute : il y a environ un an, une troupe anglaise dirigée par le réalisateur Terence Young était venue tourner à Paris un film en langue anglaise, Corridor of Mirrors. Il ne s'agissait point d'une production franco-britannique : ce film ne comportait qu'une seule version ; simplement, ces cinéastes d'outre-Manche avaient trouvé avantageux de planter leurs décors — d'une magnificence et d'une ampleur peu communes — dans les studios des Buttes-Chaumont. Toutefois, les producteurs de Corridor of Mirrors avaient, selon la règle, fait appel à un personnel technique français. Le chef-opérateur Thomas, l'opérateur Répouroux, l'ingénieur du son René Louge, le décorateur Pimenoff, etc. Leur travail terminé, Terence Young et ses interprètes : Eric Portman, Edana Romney, Joan Mande, Barbara Mullen, avaient regagné l'Angleterre. Et l'on n'avait plus entendu parler de ce « corridor des miroirs » qu'on pourrait plus élégamment traduire par « La Galerie des glaces ».

Un ciné-club parisien a vu avant Londres "CORRIDOR OF MIRRORS" (LA GALERIE DES GLACES) Film britannique réalisé en France Un double mystère : police et réincarnation

Or, voici que Corridor of Mirrors vient d'être présenté à Paris devant Parcépage réduit, mais avisé, d'un de nos ciné-clubs. Le fait que ce film anglais ait été tourné en France, qu'Edana Romney en soit à la fois la vedette et l'adaptatrice, lui confère un intérêt particulier que confirme encore l'originalité de son sujet. C'est en effet une œuvre assez déconcertante, mais attachante, en dépit de ses inégalités qui s'apparente à un domaine typique de la littérature et de la dramaturgie britanniques : celui du mystère, de l'étrangeté et de la peur.

L'histoire, tirée d'un roman de Chris Massie et dont l'atmosphère évoque Wilde et Cocteau, est fort complexe. Une jeune fille de la gentry anglaise, Mifanwy, a été comme envoûtée par un peintre, esthète et riche, Paul Mangin, qui habite une étrange et luxueuse demeure dont les portes s'ouvrent mystérieusement devant les pas des rares visiteurs et où d'innombrables glaces multiplient les images à l'infini. Ce Paul Mangin s'imagine être la réincarnation d'un Borgia et vit dans le passé. Ce qui l'a séduit en Mifanwy c'est qu'elle ressemble étonnamment au portrait d'une Vénitienne dont, sous sa première enveloppe charnelle, il fut éperdument amoureux. Mais la belle lui fut infidèle et mourut étranglée. Durant une longue période Mifanwy vit avec Paul Mangin un amour platonique, mais intense, et se plait à se parer en présence de son amant de robes anciennes. Mais une nuit, à la suite d'un fastueux bal costumé, Mifanwy se reprend et rompt avec Paul Mangin. Cependant, une chanteuse, qui souriait le peintre de ses assiduités, est



(Photo LIMOT)

Edana Romney, hallucinée, s'enfuit à travers les galeries du palais où lui apparaît le visage de son amant.

Prête-moi ta plume

Peindre la réalité ou... (4)

Et cette vérité — la vérité toute nue — mais qui effraie... La copieuse lettre qu'un autre Jean-Jacques m'adresse de quelque cité provinciale — pourquoi ne pas préciser ? — constitue une analyse un peu confuse mais, dans l'ensemble, fort perspicace de la psychologie « moyenne » du spectateur. Comme il est facile de se laisser bercer mollement, doucement, berne aussi ; car, là, ne se posent jamais les problèmes de ravitaillement, de logement, etc... Dans moins écrits, généralement postés de province, je retrouve cette inquiétude devant les succès « commerciaux » remportés par des bandes médiocres, affligeantes, pour ne pas dire lamentables et répugnantes, alors que des œuvres fortes et vraies ne sont que modérément appréciées. N'est-ce pas, Claude Chagny, de Bordeaux, Colette Magnin, de Toulouse, Jean-François, de Poitiers ? Dominique Emery n'est pas la seule — son écriture me fait présumer qu'il s'agit d'une femme, encore que son style soit d'une vigueur toute particulière ! — à opposer ces choses superficielles qui n'existent qu'à l'état de films à la réalité pourrie dont la peinture ouvrirait un nombre incalculable d'abcès purulents que l'on nous cache... Sans doute, pour être complet, devrait

je prolonger longuement encore les extraits de lettres où s'expriment les champions de la « réalité ». Je crois, toutefois, avoir — dès maintenant — suffisamment mis en valeur leurs divers arguments pour accorder désormais la parole à la partie adverse... Deux avis retiendront cependant un moment encore mon attention : l'un, parce qu'il me parvient d'Indochine — hélas ! je n'ai pu lire que le prénom, de mon correspondant : Jean et l'initiale de son nom : D — et qu'il me paraît fort symptomatique qu'un de ceux qui mènent, lâbas, depuis des mois, une vie âpre et difficile, ressent le besoin (avec des complicités pour l'Écran auxquels nous avons, tous ici, été très sensibles) de m'exprimer une opinion sans ambiguïté. En premier lieu, je ne cacherais pas mon « horreur » du film américain : j'ai constaté, maintes et maintes fois, que — sauf quelques exceptions — il ne pouvait donner que des idées fausses de la vie... Le cinéma français peut dominer le monde ; mais ce ne sont pas des auteurs comme Daniel Norman ou Berthomieu qui pourront lui donner la gloire internationale. Et, après avoir analysé les difficultés et les tristesses de la vie quotidienne de ses camarades, notre ami conclut : Ce sont des choses de ce genre qu'il faudrait adapter pour l'écran... L'autre épître émane d'Untel à Neuilly-sur-Seine : elle me servira admirablement de transition entre partisans et adversaires de la réalité. Jugez-en ! Peindre la réalité ? Mais oui, certainement. C'est une nécessité impérieuse, et je regrette profondément que le sire de Joinville n'ait point cru devoir tourner dans les studios de son fief un film sur les Croisades ou la vie privée de saint Louis qui serait aujourd'hui d'un intérêt capital. Peignons, peignons la réalité ! Les chroniqueurs actuels font œuvre utile... Pour la postérité ! Nos arrière-petits-neveux, qui auront sans doute d'autres distractions que de s'enfermer dans des salles obscures, feront dans les archives de je ne sais quel musée du cinématographe de passionnantes recherches qui leur permettront, avec le recul du temps, de mieux dégager l'histoire. Pour eux, il faut peindre la réalité. Mais pour nous ?... Ne généralisons pas dangereusement, pour moi ? La réalité de chaque jour me suffit. Je dirais même qu'elle me comble, qu'elle me submerge. Ce que je demande au cinéma : une évasion. A dada sur un nuage follet et vague au gré du vent. Avouerez-vous, si bon que soit le film, si rayonnant que soit la petite tête de Minaulte accompagnant la critique, je n'ai jamais été voir un seul film de guerre ! L'ami Untel est un humoriste... Mais, après tout, puisqu'il nous invite à chevaucher avec lui un nuage, pourquoi n'accepterions-nous pas ? Nous retrouverons ainsi quelques amis qui, comme lui, cherchent avant tout l'évasion... Léopold Massiera, de Nice, est, lui aussi, d'avis de laisser les films vrais entrer dans la postérité comme un témoignage de notre temps et faire œuvre utile, dans les temps à venir, pour montrer à nos enfants comment nous avons vécu et souffert. Le cinéma — et c'est pour cela que nous l'aimons — est un grand moyen d'évasion. Un des plus beaux que l'homme ait jamais atteints, aussi prenant qu'une drogue magique qui nous entraîne pour une durée, hélas ! éphémère, dans un décor de rêve et nous arrache à notre illusion et nous avons beaucoup besoin d'illusions, car, sinon, la vie nous paraîtrait bien amère.

J. Jeancol, de Besançon, fait un intéressant rapprochement littéraire et compare l'« impasse » dans laquelle se trouve actuellement le septième art à la crise d'inspiration dont souffrait la littérature à la fin du XVIII^e siècle, crise dont Chateaubriand — avant d'en énoncer les remèdes — avait stigmatisés les méfaits... Et, s'il pense que l'utilisation systématique du détail qu'entraîne le réalisme ne saurait manquer de procurer au cinéma de nouvelles et immenses sources d'inspiration et de poésie, il estime cependant que le « merveilleux » reste le domaine essentiel du cinéma et — compte tenu des moyens dont celui-ci dispose — on ne peut que s'étonner que les progrès, dans ce genre, n'aient pas été plus considérables de Méliès à nos jours... Peut-être est-ce là qu'il faut voir la vraie crise d'inspiration dont souffre le cinéma ? Claude Bordes, de Bazas, a été choqué de constater que certains gens considèrent la recherche esthétique comme un snobisme, un luxe presque. Or, nous sommes d'accord, n'est-ce pas, le cinéma a une grande mission sociale à accomplir. Il me semble donc que, s'adressant avant tout à nos yeux et à nos oreilles, il doit s'attacher surtout à éduquer notre sensibilité. Un film doit être une véritable symphonie d'images et de sons — ce qui n'empêche nullement de rester dans le réel... Je suis bien convaincu que nous nous entendrions parfaitement, en fin de compte, avec l'ami Claude sur la définition de la « recherche esthétique » telle qu'elle lui importe... Mais, jusqu'à présent, je me suis abstenu de donner les opinions de mes correspondants sans quere intervenir personnellement dans la discussion : je continue...

UNE RELIURE POUR « L'ÉCRAN FRANÇAIS »
Comme nous l'avions fait l'année précédente, nous mettons en vente cette année une reliure destinée à encarter les numéros de l'« Ecran français » (format actuel).
Cependant, de nombreuses demandes de reliures pour les deux formats précédents nous étant encore parvenues, nous tenons celles-ci à la disposition de ceux de nos lecteurs qui en ont fait déjà, ou en feront la demande.
Nous prions nos lecteurs de bien vouloir accompagner leur commande de son montant (C.C.P. : Paris 5067-78) :
Petit format (année 1945). Fr. 200
Format moyen (an. 1946). Fr. 230
Format actuel Fr. 280
Frais de port : Frs 50 par reliure

— Votre Portrait —
par
Roger Forster
le premier
des photographes-cinéastes
TRENTE ANS DE CINEMA
8, rue Copernic, 8
Paris (16^e) PASsy 69-43

HOROSCOPE SCIENTIFIQUE
Pour recevoir discrètement votre HOROSCOPE d'essai, écrivez nom, prénom (si Madame, donnez naissance), adresse, en joignant 50 francs et une enveloppe timbrée à :

DJEMARO
Serv. M. B., 34, av. A.-France, Colombes

GRANDIR
VOUS LE POUVEZ ENCORE ET DEVENIR ÉLÉGANTE, SVELTE ou FORT PAR NOUVELLE MÉTHODE BREVETÉE D'ÉLONGATION
Succès garanti. Remboursé si non satisfait. Document gratuit sous pli fermé et discret. INSTITUT MODERNE. 52 Annemasse (H.S.)

MARIAGES et correspondances
Les demandes d'insertion doivent être adressées à l'« Office de publicité de l'Ecran français », 142, rue Montmartre, Paris, accompagnées de leur montant : 120 francs la ligne de 24 lettres, chiffres, signes ou espaces, majoré de 3 % de taxes. Les réponses doivent être envoyées à la même adresse, sous double enveloppe cachetée, timbrée à 6 francs, avec le numéro de l'annonce au crayon.
DAMES
Visage incertain qui va surgir au détour de ma route, si va avez 40-45 a. Ecrire à Dame, région parisienne. N° 534.
Paris., bl., 24 a., 61ég., Jol., mince, 1 m. 55, sans fort., dés. conn. J.H. 32 a., 1 m. 75, tr. br., physique moderne, bon caractère, Pour sorties. Photo indispensable. N° 531.

MESSIEURS
Sous-off. pilote de chasse Indochine dés. correspondre avec marraine de guerre. N° 582.
MARIAGES France, Colonies et Amérique. Formule nouvelle. G. JEAN, à Vichy.

LE PLUS BEAU SOUVENIR DES FÊTES DU CARNAVAL DE NICE LES NUMÉROS EN COULEURS DU JOURNAL LE PATRIOTE

Tout le Carnaval par l'image et la Couleur : La relation fidèle des Fêtes de S. M. LXIV
Les 4 numéros affranchis prêts à être mis à la Poste ou expédiés sur demande
France 25 francs
Etranger 30 »

S'adresser ou écrire : **LE PATRIOTE**
27, Av. de la Victoire - NICE

L'ÉCRAN français PARU CLANDESTINEMENT JUSQU'AU 15 AOÛT 1944
Rédacteurs en chef : Jean VIDAL & Jean-Pierre BARROT
REDACTION-ADMINISTRATION : 100, rue REAUMUR, Paris (2^e) GUT. 80-80, TUR. 54-40.
PUBLICITE : 142, rue Montmartre, PARIS (2^e). GUT. 73-40 (3 lignes)
L'ÉCRAN français n'accepte aucune publicité cinématographique

ABONNEMENTS	FRANCE ET COLONIES	ÉTRANGER
Six mois... 475 fr.	Un an... 900 fr.	Un an... 1.110 fr.

Pour tout changement d'adresse, prière de joindre l'ancienne bande et la somme de 10 francs.
Compte C.P. Paris : 5067-78
Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.
Les Directeurs-gérants : Jean VIDAL et René BLECH

CHARLES METAIN, PATISSIER CINEASTE



(Photos DARGENCE.)

OSCAR LE ROTIFÈRE VIT A L'INTÉRIEUR DU MILLIMÈTRE ET SE NOURRIT DE BEIGNETS

UN Oscar au cinéma ne saurait être qu'une grande vedette.

Un Rotifère (cela vous rafraichira un peu la mémoire biologique) est un animalcule microscopique muni d'un appareil rotatoire, qui vit dans l'eau ou dans la mousse.

Que font ensemble cet Oscar et ce Rotifère, et quel rapport tous deux ont-ils avec le cinéma ?

Oscar le Rotifère est tout simplement la vedette d'un film scientifique humoristique de Charles Métaï. Quant à Charles Métaï, c'est un personnage beaucoup plus curieux que tous les Oscar et que tous les Rotifères réunis. Il fut touché par la « grâce » cinématographique le jour où des cinéastes vinrent tourner des extérieurs dans son jardin. Il fit tant qu'il devint stagiaire trois mois plus tard. Il apprit le métier en Allemagne où son père se trouvait alors. Il travailla avec Pabst, Siodniack, Lang, Leni Riefenstahl et avec le docteur Fanck. L'indépendance n'étant pas à la portée de toutes les bourses, Métaï dut louer longtemps son matériel, et même s'engager comme ingénieur du son (ce qui lui permit au moins de courir le monde...)



Vint la guerre, et l'impossibilité de voyager.

« Je pensais alors, dit Métaï, qu'en me faisant petit, si petit que je puisse entrer dans une goutte d'eau, je trouverais toujours un monde à une taille dans lequel je pourrais voyager. C'est alors que je lus « La Féerie du microscope », de Marcel Roland, et que je me passionnai pour les rotifères, d'autant plus que j'en trouvais sur mon propre toit, ceci dans le temps où j'essayais de mettre au point un appareil de microcinématographie. La découverte des rotifères coïncida avec la mise au point définitive de l'appareil. J'eus

envie de raconter l'histoire du plus beau de mes rotifères que j'avais baptisé Oscar, mais de la raconter sur un ton familier. Non comme un savant l'eût fait.

« Je réalisai d'autres bandes du même esprit : « Histoire d'un monde en miniature », « Quatre petits tardigrades », etc., que je réunis sous le titre général de : « A l'intérieur du millimètre ». Plusieurs furent mis en distribution à l'époque où l'on devait toucher 3 % de la recette de la salle. Mais je compris rapidement que pour faire du cinéma comme on fait du piano, il faut être complètement indépendant. » Et pour résoudre ce problème, Métaï se lança dans la pâtisserie.

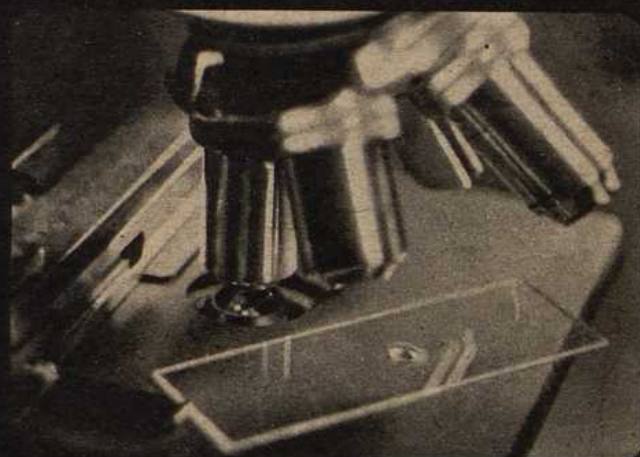


Métaï se mit donc à fabriquer des beignets — exactement des krapfen, que vous prononcerez Pontchiki, si vous êtes Russe — en quantité industrielle (1.500 en trois heures). Tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes, quand, en mai 1946, la loi sur la pâtisserie vint interrompre le commerce florissant, juste au moment où Métaï mettait au point une friture permettant de cuire 2.000 beignets à l'heure.

Entre deux fournées de beignets, Métaï avait raconté son « Histoire de pêcheurs ». Il donnait aussi des cours de prise de vues aux élèves ethnographes du musée de l'Homme. Tout naturellement, quand le bar du musée fut à louer, Charles Métaï le loua et, ainsi, il put, peu à peu, achever dans son studio-laboratoire-pâtisserie de Neuilly « Delépteur ». C'est la vie et la mort d'un terrible infusoire carnassier, Georges Van Parys en a écrit l'accompagnement musical, comme celui de tous les autres films de Métaï.

Si vous allez voir Métaï à Neuilly, vous goûterez aussi son cocktail à l'orange, au citron et au curaçao, mais vous verrez bien d'autres choses que ne laissent soupçonner ni ses films ni ses beignets. Des prototypes, des machines les plus invraisemblables, telles que la machine à fabriquer les chandelles...

Hélène TOURNAIRE.



GOUTTE D'EAU AU MICROSCOPE : UN MONDE EN MINIATURE.



LA DESSICATION DE CETTE GOUTTE PROVOQUE LA FIN DU MONDE.



APRES LA DIVISION : LE DILEPTUS ET SON REJETON LIBERE.